

peinture ». Villeglé propose, par ses actions de lacération, la « désacralisation de la peinture », le vocabulaire pictural, avec tout ce qu'il implique comme références, se donne à voir ici à travers une nouvelle matérialité mais, par

le jeu des signes, du chromatisme ou de l'espace, avec un résultat plastique ancré dans un formalisme proche de la peinture abstraite.

Alain Biancheri *Agrégé d'Arts Plastiques*

Raoul Dufy...

le plaisir

Dans l'esprit des expositions du Musée d'art Moderne de la Ville de Paris, la rétrospective consacrée à Raoul Dufy met à sa juste place ce peintre, reconnu de son vivant mais plutôt oublié actuellement, bien qu'il ait joué un rôle important dans différentes étapes de la modernité. Le sous-titre de l'exposition : « Le plaisir » apparaît comme une provocation, tant une telle motivation chez un artiste se fait rare de nos jours. Il est emprunté à Gertrude Stein soutien de l'avant-garde au vingtième siècle.

A ses débuts Raoul Dufy est plutôt influencé par les impressionnistes. Comme le dit Fanny Guillon Lafaye, il se trouve à la transition entre deux mondes. Il est à la fois héritier de Boudin, Courbet, Monet et Manet. Il peint des paysages maritimes de Normandie où la couleur joue un rôle prépondérant. Une grande toile datée de 1902 « Jeune femme au canapé rose » retient le regard, tant elle montre de virtuosité dans le modelé du nu, le traitement des ombres et de la lumière, avec des rehauts de traits noirs, des contrastes de rose et de bleuté. Dufy n'est pas tels Matisse et Picasso soutenu par les grands marchands d'art Vollard et Kahnweiler. Il expose dans la petite galerie de Berthe Weil qui le pousse vers l'impressionnisme. Lors du Salon d'Automne de 1905 il a une révélation devant le tableau de

Matisse : « Luxe, calme. et volupté. » Il voudra désormais selon ses propres termes peindre : « Non pas ce que je vois mais ce qui existe pour moi, ma réalité. » Dufy va alors rejoindre les peintres qui ont exposé sous l'étiquette « Fauve » dès 1905. Il est lié d'amitié avec Marquet. Tous deux réalisent des tableaux sur les rues pavées. Cette période est particulièrement bien représentée à l'exposition. Les fêtes, les régates inspirent le peintre dans une débauche de couleurs, ainsi le « 14 Juillet à Falaise », où les drapeaux claquent au vent, « La Fête foraine » avec les disques lumineux de chapeaux et le dessin à gros traits qui les cernent. Ou encore des scènes de plages ou de promenades comme dans « les pêcheurs à l'ombrelle rouge, » où les personnages, face à la mer semblent s'animer dans une atmosphère ensoleillée créée comme par magie, où la tache rouge de l'ombrelle répond au blanc lumineux d'une voile de bateau, au canotier jaune d'un promeneur. Ici les couleurs sont portées au plus haut degré d'intensité, tout en restant fidèles à la nature, ce qui donne un caractère particulier au fauvisme de Dufy.

Lors de la rétrospective de Cézanne au Salon d'Automne de 1907, Dufy a pris conscience de l'importance de ce peintre. Il étudie son œuvre

avec passion et dès 1908 abandonne le Fauvisme. Il s'installe à l'Estaque où Braque vient le retrouver. Son dessin évolue vers la simplification et la géométrisation des formes. Sa palette se réduit à une gamme sobre où dominent l'ocre et le vert. Les œuvres de cette période allient un caractère d'austérité à la solidité de la composition. « Les barques à Martigues », « Les Arbres à l'Estaque », « Les bateaux à quai à Marseille », la « Nature morte au Pichet », sont dignes des plus beaux tableaux cubistes.

Après la rigueur de cette période, la guerre apporte une rupture. Dufy ne rejoindra plus aucun groupe et suivra un parcours personnel. Pendant la guerre, il s'intéresse à la propagande et s'occupe d'une entreprise d'impression d'images inspirées par les images d'Epinal. Il réalise aussi des gravures pour les « Elégies martiales » de Raoul Allard, des cartes postales destinées aux troupes sur le front. Il n'en continue pas moins à peindre. Son style s'affirme et il écrit : « malgré tous mes efforts.....mes études, celles que je préfère, prennent un tour décoratif, arabesques et transposition. » Le trait est rapide, les formes gardent souvent un aspect d'ébauche, mais sont d'une exactitude aiguë. La peinture de son côté touche juste, débordant sujets et objets pour une plus grande expressivité. Deux toiles peintes en 1913 sont parmi les plus belles : la « Grande baigneuse, » monumentale statue moderne aux volumes puissants avec toutefois un cadrage classique et une draperie, allusion à la tradition antique. « Une femme en costume marin à lisérés blancs, qui a été pour moi la première révélation de la beauté plastique. » a écrit Dufy. Il ajoutait : « A mon tableau il y a beaucoup de mystère. Peut-être suis-je le seul à en être touché. » Pourtant, ce trouble, ce mystère ne manquent pas d'atteindre le spectateur attentif. Les mêmes impressions se dégagent du « Jardin abandonné » où dans des couleurs crépusculaires et un espace traversé d'éclairs de lumière, se révèle le désordre anarchique d'une végétation que rien

n'entrave, avec la présence d'oiseaux en vol qui semblent crier bec ouvert.

La géométrie et l'ordre se retrouvent dans la salle des gravures du « Bestiaire ou Cortège d'Orphée, ensemble de gravures publié en 1911, illustrant le poème d'Apollinaire. Dufy y donne libre cours à son imagination et à son goût de la décoration. Il a tiré les leçons des xylographies des peintres expressionnistes de « Die Brücke » qu'il a vues lors d'un voyage à Munich. La perfection technique s'allie ici à un style personnel particulièrement heureux. dans des planches rigoureusement construites

Dans les années 20 l'artiste développe pleinement son style original en peinture avec des aplats de couleurs dissociés du dessin et le recours parfois à une sorte de calligraphie. Il peint des séries, explorant toutes les possibilités d'un même thème. Dans « Vue à travers une fenêtre on voit la mer légèrement houleuse représentée au moyen de signes identiques juxtaposés, alternativement vert et noir. Le même traitement se retrouve dans les « Baigneuses en pleine mer et coquillages. » Une série

Celle des « Ateliers » évoque les lieux dans lesquels Dufy a travaillé. Ces œuvres montrent des espaces décloisonnés entre intérieur et extérieur dans des harmonies de couleurs intenses comme dans « la fenêtre ouverte à Nice, » ou de tons pastels flottants comme dans le « Modèle dans l'atelier de la Place Arago à Perpignan, » qui semble donner vie à une image de pure mémoire.

Parmi les séries citons encore celle des orchestres où l'artiste tente de représenter par sa peinture les sonorités musicales. Celle des chevaux aux paddocks d'Epsom et d'Ascot dont l'animation est remarquablement suggérée, ainsi que l'énigmatique série des cargos noirs qui sont l'aboutissement de recherches sur l'expression de la lumière

au moyen de la couleur.

Le thème du nu, chez le peintre, emprunte à la tradition : « Dufy garde la pose lascive des nus de Titien, la rondeur des courbes de ceux de ceux de Rubens. » écrit Anaël Pigeat. Mais la manière est moderne. Les corps des nageuses dans le tableau cité plus haut sont de couleurs arbitraires. Celui du « Nu à la draperie » de 1930 » apparaît plus dessiné que peint, rose sur fond bleu.

Au cours de sa carrière Dufy s'est intéressé à d'autres techniques picturales que la peinture et la gravure. Dès 1912 il a signé un contrat avec la firme lyonnaise de soieries Bianchini-Férier. Sa rencontre avec le couturier Paul Poiret a été également fructueuse, donnant lieu à l'ouverture de la « petite usine » à Paris consacrée à l'impression de tissus. L'artiste met alors en pratique son principe : « concevons en artiste et réalisons en artisan . » A partir de 1928 il mène de front des activités de peintre de chevalet, d'illustrateur d'ouvrages, ainsi que la décoration monumentale, la tapisserie et la céramique.

Il considérait que « peinture et décoration se désaltèrent à la même source. » Il a conçu d'importants décors pour des demeures privées et reçu des commandes publiques dont la plus célèbre est « la Fée Électricité » réalisée dans le cadre de l'Exposition des Arts et Techniques de 1937. Cette immense fresque illustre l'histoire de l'électricité à travers ses acteurs. et comprend 600 mètres carrés de peinture en 250 panneaux réalisés en moins d'un an ! On peut admirer l'œuvre qui a été presque entièrement remontée dans une salle du MNAMVP et récemment restaurée. Outre les motifs favoris du peintre, elle offre dans une composition fluide autour de deux groupes de savants aussi bien des divinités mythologiques que la centrale électrique de Vitry-sur-Seine....

Les tapisseries ont fait l'objet de commandes de cartons par La Manufacture Nationale de

Beauvais. D'autres projets de l'artiste ont été réalisés dans les ateliers d'Aubusson. Ces travaux lui ont donné l'occasion de transposer au décor de tapisserie les motifs qu'il a travaillés sur la planche à graver. Il a ensuite expérimenté avec Lurçat une nouvelle technique. Les cartons ont pour thème « Collioure ou le bel été ». La composition et les couleurs y célèbrent les richesses de la nature. Louis Carré, devenu son marchand attitré lui commandera à son tour plusieurs cartons destinés à être tissés en haute lisse.

Quant au Dufy céramiste, son initiation date de sa rencontre avec le professionnel catalan Josep Llorens Artigas qui le qualifie d' « artiste plein d'entrain, de fantaisie et de talent. » Selon ce dernier « Dufy sut vraiment porter la décoration à sa vraie place et connut bientôt tous les secrets des émaux. » Les pièces présentées à l'exposition sont tout à fait convaincantes d'une réussite méritée dans ce domaine.

Devant ce déploiement extraordinaire de dons artistiques variés, c'est au peintre que va notre préférence, non seulement à cause de la vitalité, de l'optimisme et de la joie de vivre que dégagent ses œuvres, mais parce que derrière leur facilité d'accès apparente elles révèlent un tempérament de travailleur acharné, un acteur important du renouvellement de la peinture dans la première moitié du 20^e siècle, un artiste constamment exigeant vis-à-vis de lui-même et de sa vérité, qui porte en lui l'amour de la beauté telle qu'il la trouve dans la nature, dans les scènes de sa vie quotidienne et sait la capturer avant que ne disparaisse son caractère éphémère, pour notre plaisir.

Madeleine Bruch

Exposition au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 11 avenue du Président Wilson 75116 du 17 octobre 2008 au 11 Janvier 2009.